



Fontaine de la place des Victoires

Préface

JEAN-FRANÇOIS SALUZZO

À La Gaude, le nom de Féraud est associé à la gestion de notre commune. Louis-Michel Féraud fut maire du village, sans discontinuité, depuis la Libération en 1944 jusqu'à son décès en 1968. Son fils André Féraud lui succède jusqu'en 1989. Une dynastie qui réussit à transformer un petit village d'agriculteurs en une ville résidentielle. Les travaux engagés avec des moyens financiers limités à un village de 700 habitants sont impressionnants. Qu'on en juge : électrification du village, tout à l'égout, nouvelle mairie, créations de parkings, des écoles, du stade, du cimetière du Mont-Gros, de la Coupole, de la station d'épuration. Une restructuration totale de notre commune, tout en conservant l'authenticité de notre village.

André Féraud est né le 1^{er} janvier 1920 à Nice, dans le quartier populaire de Riquier. Après ses études secondaires au lycée Masséna de Nice, il se fixe définitivement à La Gaude dans la maison familiale localisée au cœur du Trigans, base de la création et du développement de La Gaude en 1599. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il rejoint la résistance au sein du réseau Jaboulet du mouvement Combat. Il est arrêté à Gattières, lors d'une rafle au village, qui aboutit à l'arrestation de nombreux partisans dont Ange Grassi et Séraphin Torrin qui seront torturés par la Gestapo et pendus avenue Jean-Médecin en août 1944. André Féraud est emprisonné à Nice à la caserne Auvare. Faute de preuves, il évitera la déportation et les camps.

Faisons maintenant connaissance avec l'auteur de cet ouvrage rédigé dans les années 1960-1970. Il porte principalement sur la période 1920-1940. André Féraud vit alors avec sa famille à Nice, il vient les week-ends et pendant les vacances rejoindre ses grands-parents à la Basse-Gaude. On imagine le contraste pour ce jeune

élève du lycée Masséna, vivant au cœur de Nice, en pleine expansion touristique, avec ses palaces, ses casinos, son agitation permanente, et La Gaude, ce petit village de paysans, isolé du littoral, d'accès dif-ficile. André Féraud, tel un entomologiste, penché sur son micros-cope, décrivant un nouvel insecte, observe et enregistre des images du village, la vie quotidienne des habitants, leurs activités agricoles. Ce sont donc ses minutieuses observations qui sont publiées près d'un siècle après. Sous le regard attentif d'un jeune adolescent nous découvrons notre village, son organisation : ses ruelles, ses placettes, l'église ; l'activité agricole : la vigne, l'olivier, la fleur d'oranger, les œillets ; ses fêtes : patronales, religieuses ; ses habitants : le berger, le braconnier, le boulanger, le curé, le maire et bien d'autres. Au-delà des descriptions précises, colorées, associées à de nombreuses anec-dotes, c'est le style d'André Féraud qui impose le tempo de ce livre. Un style travaillé, précis, accompagné de phrases en provençal.

Qui sera intéressé par ce document ? Tout d'abord, les historiens, les sociologues, les ethnologues qui se plongeront dans cette période peu connue et dont les récits sont rares, surtout ceux concernant le Moyen-Pays Niçois. Et puis, bien sûr, le lecteur passionné d'histoire de notre village, curieux d'aller à la rencontre d'un monde disparu. On découvrira un village oublié, un monde de paysans pauvres dont la vie était difficile, mais sous la plume d'André Féraud cette pau-vreté passe au second plan, tant l'ambiance du village permet de dire qu'ils vivaient heureux.

Introduction

Sans prétention aucune, j'ai essayé de coucher quelques lignes ayant trait à la vie de La Gaude des années 1920 à 1940, pour en décrire la façon de vivre telle que je l'ai vue, et avant cela telle qu'elle m'a été contée au sein de ma famille et par les vieux du village qui ont été pour moi autant de maillons dorés et le plus bel exemple vivant d'amour du terroir, par la transmission de son histoire populaire, délicieuse source d'information en langue provençale dans toute sa savoureuse richesse.

Tout au long de ces décades il s'est produit une mutation profonde. La plupart des choses étaient encore à l'ancienne, je serai toutefois obligé de déborder quelque peu de cette période pour ne pas amputer le sujet traité dans sa description. Le tout a été traité de façon assez brève car la place manquerait, mais si je parviens à vous imprégner de cette ambiance propre à La Gaude d'antan, mon but sera atteint.

La Gaude en Provence, rive droite du Var, du latin « *gaudere* », qui signifie *jouir* ou *se réjouir*, dispose d'un territoire de mille trois cent dix hectares en forme de grappe de raisin – noblesse oblige pour un pays viticole –, baigné et borné par le Var et la Cagne, irrigué par la source Meinier, véritable eau minérale qui en outre permet de faire du pain délicieux.

Pour autant, les Gaudois préfèrent leur vin qui est célèbre, d'où l'adage :

« *Qu va a La Gauda non sen lauda, Si li reven, sen souven* ». Ce qui signifie : celui qui est allé à La Gaude ne s'en vante pas (du fait qu'il s'y est cuité) et s'il y revient, il s'en souvient.

Vue de la mer ou par les airs, La Gaude présente son magnifique territoire de maquis, de pénéplaines, abrité de la grêle par les « baous » de Saint-Jeannet et de La Gaude qui jouent un rôle de déflecteurs. En y accédant par le littoral depuis Cagnes, par l'appendice routier qui serpente à flanc de colline de terre rouge ou rocheuse à l'endroit des gorges de la Cagne, agrémentée de genêts, de mes-sugues, de lentisques et de plantes de la Saint-Jean, on débouche finalement sur la place de la Poste, où le petit Monument aux Morts présente une liste trop longue pour la population de l'époque.

La Gaude étire ses maisons, tel un lézard au soleil, orientation Est-Ouest, avec à ses pieds la Basse-Gaude. En toile de fond, la silhouette du majestueux Baou de Saint-Jeannet domine de son imposante carrure.

Au bord du Var l'adorable hameau de la Baronne, placé comme une crèche au départ du coteau, est blotti sur des terres riches d'alluvions, décorées de cerisiers aux fruits pourpres qui jouent à saute-mouton avec les orangers chargés d'or, le tout cerné par la pinède.

La Gaude disposait d'un éventail de produits de qualité obtenus grâce au savoir faire de l'indigène qui savait adapter la culture qui correspondait au microclimat des parcelles. Et c'est ainsi que les coteaux de La Baronne et du Peymont étaient plantés de vignes et de primeurs. Avec les roses Safrano dont les Berlinoises étaient friandes avant 1914, autant de produits obtenus avec amour.

Le Domaine de La Maure, ancienne propriété « Pin » aux vignobles réputés, ne compte pas moins de soixante-seize hectares sur La Gaude, et la magnifique bastide de Marcel Pagnol. D'après les anciens, La Maure a appartenu en quasi-totalité aux Octobon en 1520. De cette famille nous trouvons encore de nos jours la descendance avec Elizabeth Octobon, tandis que son frère Denis, Gaudois de souche, s'est établi à Poya en Nouvelle Calédonie, et a son portrait peint par Soutine au Musée de Washington. Aux environs de 1300, La Maure s'appelait « *Gratasoira* », les Sarrasins y sont restés longtemps et faisaient bon ménage avec les Templiers.

Le territoire de la commune, assez contrasté, comporte des alternances entre les gorges de la Cagne, sauvages et abruptes, et les terres riches et planes de La Baronne.

Les toutes petites rues du village, qui gardent jalousement leur histoire, tranchent actuellement avec certaines résidences somptueuses aux pelouses peuplées d'arbres aux essences rares.

Sur le Pilier géodésique conservé à la propriété Denys Amiel que je ne vous ferai pas l'injure de vous présenter, ancien Président de la Société des Auteurs et écrivain de renom, nous trouvons :